DEUXIÈME ANNÉE
N° 41
9 OCTOBRE 1947



TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS

L'Indien leva son tomahawk, mais un cri guttural de Géronimo le paralysa subitement...

(Voir p. 12.)



LES PARENTS LISENT « TINTIN »

J'AI reçu l'autre jour, d'un jeune lecteur, une lettre dont j'ai hâte de recopier quelques fragments afin de vous les mettre sous les yeux. Je soupçonne fort son père d'avoir écrit cette missive, mais baste ! faisons semblant de croire que c'est notre jeune ami qui l'a rédigée. Elle était conçue en ces termes :

« Cher Monsieur Tintin,

» J'ai été bien content de recevoir l'insigne du Club. Je le porte toute la journée, et même la nuit, car chaque soir je le mets pour dormir. (Même que maman n'est pas contente : elle prétend que cela déchire mes pyjamas !)

» Papa a vérifié, tout à l'heure, la collection de mes « Tintin ». Il les garde, m'a-t-il dit, pour les faire relier plus tard parce qu'il trouve que cela fera un très beau livre. Entre nous, j'ai l'impression qu'il fera comme avec mon « Lotus bleu » et mes autres albums : me les enlever des mains sous prétexte qu'il est temps que j'aille au lit, et quand je vais lui dire bonsoir, je le surprends à les lire en cachette !

» Papa voudrait bien que « Tintin » paraisse tous les jours parce que le mercredi est le seul jour où je me lève tôt matin, sans qu'il soit nécessaire qu'on m'administre une taloche ! Et puis il se plaint de ce que je lui rebats sans cesse les oreilles avec mes questions à propos de Corentin, de Jo et Zette, de Teddy Bill, et de Blake et Mortimer. Que voulez-vous ? Je crains tellement qu'il ne leur arrive quelque chose de terrible !

» J'ai reçu la grille, en même temps que ma carte de membre du Club, mais je dois vous dire qu'il y a belle lurette que papa me déchiffrait vos messages. Il m'a avoué que, lorsque j'étais au lit, il s'emparait de mes « Tintin », et, dans le silence de la nuit, sournoisement, il cherchait à percer les mystères de la grille. Bah ! on doit pardonner tant de choses aux parents, n'est-ce pas ?

» Au revoir Monsieur Tintin. Je suis bien content que vous soyez revenu nous raconter vos aventures. Dites à M. Jacobs que je suis très impatient de voir Blake et Mortimer se battre avec le colonel Olrik et lui flanquer une bonne tripotée ! »

Eh bien, que pensez-vous de cette lettre, mes amis ? Si je ne puis en garantir tout à fait l'authenticité, elle révèle à tout le moins que les parents de nos jeunes lecteurs s'intéressent au journal, et aux activités du Club, autant que vous-mêmes.

Ainsi, pouvez-vous être tout à fait rassurés sur leurs lectures ! Elles sont excellentes !

Tintin



MON COURRIER

NICHOLLS A., Uccle. — D'où vient l'expression : « Tous les chemins mènent à Rome » ? Ma foi, je n'en sais rien au juste. Sans doute est-ce parce que les premières chaussées romaines qui furent tracées prenaient toutes la direction de Rome ? Aujourd'hui, cela signifie notamment : « Toutes les recherches sincères doivent conduire à la vérité. »

LATERRE JEAN, La Panne. — Bien sûr, on a déjà traversé la mer à la nage. Pas l'océan Atlantique, ni le Pacifique ! Mais la Manche qui sépare l'Angleterre de la France. Cela fait tout de même déjà quelques kilomètres !

DEWINTER LUCIEN, Châtelet. — Chez les Hindous, la maya signifiait l'illusion trompeuse; elle exprimait aussi l'énergie créatrice des dieux. Il se peut que la statue qu'on éleva à la déesse Maya avait pour objet de magnifier ses vertus.

HULSI FERNAND, Hamoir. — « L'Etoile Mystérieuse » se trouve, actuellement, en vente dans toutes les librairies. Quant aux « Cigares du Pharaon », il faudra encore attendre plusieurs mois avant de les voir paraitre.

MAIGRET CAMILLE, Schaerbeek. — Bravo, mon cher Camille ! Tous les messages que tu as déchiffrés sont exacts.

CHKOLAR SERGE, Anderlecht. — Heureux que l'insigne du Club te plaise. Et content d'apprendre que tu te passionnes pour les messages secrets. Oui, tu auras l'occasion de participer à une grande fête des amis de Tintin, cet hiver, au Cirque Royal de Bruxelles. Je te souhaite un prompt rétablissement.

DOPCHIE ALBERT, Renaix. — Ainsi donc, tu m'affirmes avoir déchiffré les messages secrets sans l'aide de la grille ? Mes félicitations. Un garçon aussi ingénieux que toi mériterait d'être membre du Club. Milou te salue.

ADRIAENS GEORGES, Bressoux. — Bien reçu ton message secret. Mais je ne puis y répondre au moyen de la grille. Contente-toi de lire les messages que j'adresse, tous les quinze jours, à tous les membres du Club. Milou te salue.

GOFFAUX CH., Bruxelles. — Je te salue comme membre du Club et j'espère que tu resteras toujours digne de porter l'insigne. J'ai transmis tes questions au Major Wings.

DETHIER WILLY, Terwagne. — Je te remercie pour tes réponses au cross, au problème du partage difficile et au jeu des batonnets. Tu as bien travaillé.

BERG PHILIPPE, Uccle. — Merci pour le petit billet que tu m'as envoyé.

BERTRAND PAUL, Hastière-Lavaux. — Que de questions, mon cher Paul ! J'ignore l'âge du professeur Piccard, mais je sais que c'est un savant qui honore notre pays par ses intéressantes recherches. Le hara-kiri (qui consiste à s'ouvrir le ventre) est un mode de suicide propre aux Japonais qui se laissent aller au désespoir ou qui veulent accompagner dans sa tombe un chef bien-aimé; ils le pratiquent aussi pour venger leur honneur. Oui, les détectives Dupont et Dupond reparaitront encore dans « Le Temple du Soleil ». Des concours, nous ne cessons d'en organiser. Et l'Anniversaire de « Tintin » sera désormais fêté, le 26 septembre de chaque année, avec faste — comme il se doit. Merci pour ton petit problème et tes devinettes. Et bonne chance avec tes lignes de fond.

BONNE NOUVELLE

Le recueil n° 1 de « Tintin » est en vente au prix de 69 frs. Il est présenté sous une élégante couverture cartonnée et groupe les premiers fascicules du journal.

MEMBRES DU CLUB !

vous qui connaissez déjà la joie de déchiffrer les messages secrets que vous adresse votre ami Tintin,

LECTEURS DU JOURNAL !

vous qui ne connaissez pas encore cette joie, voici que l'occasion vous est offerte de découvrir

UN JEU PASSIONNANT : MESSAGES SECRETS

contenant plusieurs grilles différentes qui vous permettront, cette fois, de correspondre secrètement entre vous.

Pour obtenir ce jeu, il suffit de verser la somme de quinze francs au C.C.P. n° 7756.52 de M. Dessicy, 64, rue Seutin, Bruxelles.

Notre concours de la meilleure légende.



DESSIN N° 12

Légende primée :

Le jeune garçon: Vous voulez un adversaire de votre force?... Attendez, je vais vous chercher Tintin !

Envoi de : Jacqueline KNEEPKENS, av. de Juillet, Woluwe-Saint Lambert.

DESSIN N° 17.

Qui nous enverra la meilleure légende?



TINTIN

Administration, Rédaction et Publicité : Bruxelles, 55, rue du Lombard.
Editeur-Directeur : Raymond LEBLANC
Rédacteur en Chef : André-D. FERNEZ
Imprim. : Etablissements VAN CORTENBERGH 12, rue de l'Empereur, Bruxelles

Les manuscrits et les dessins non insérés ne sont pas rendus.

ABONN.	3 mois	6 mois	1 an
Belgique :	47 Frs B.	90 Frs B.	175 Frs B.
France :	142 Frs F.	275 Frs F.	530 Frs F.
Congo B. :	65 Frs B.	125 Frs B.	240 Frs B.

(Prix au numéro : 5,50 Frs.)

ALBUMS

Tous les albums parus peuvent être obtenus franco contre versement de 60 Frs.

Tous les paiements s'effectuent, pour la *Belgique*, au C. C. P. 190.916 — « Les Editions du Lombard », rue du Lombard, 55, Bruxelles.
Pour la France : à Tintin-Paris - Boite Post. 14.
A Léop.-Congo: à Tintin-Congo - Boite Post. 449.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER



















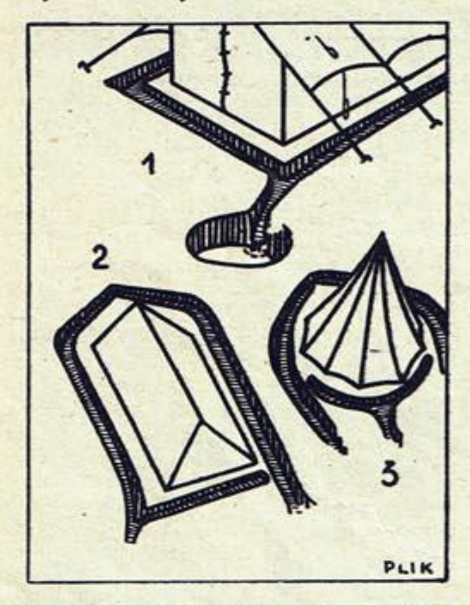
(A suivre.)



Mon cher Caméléon,

NOTRE pays est pluvieux, je ne t'apprends rien. Il faut donc qu'un scout digne de ce nom prenne ses dispositions pour ne pas être trop importuné par la pluie. Voici quelques conseils qui, je l'espère, te viendront à point pour le camp.

Entoure régulièrement ta tente d'un fossé qui se trouvera juste en dessous des bords, de manière à recevoir les eaux qui descendent du toit. Dans les fig. 2 et 3, le fossé a été indiqué à une certaine distance de la tente afin que tu puisses mieux te rendre compte de sa disposition.



En terrain horizontal, il est préférable de faire partir de la rigole un canal qui se terminera par un trou. Il importe que le fossé devienne de plus en plus profond à mesure qu'il s'approche du trou.

En terrain incliné, le fossé devra former une pointe vers l'amont.

Si ta tente est ronde, fais exécuter au fossé le tour de sa circonférence et n'oublie pas de faire partir le canal de l'endroit le plus bas. La fig. 3 illustre un aménagement « ultra-méticuleux ».

Bien à toi. BISON SERVIABLE.





















J'EN viens aujourd'hui, mes amis, à une question que m'a posée, il y a plusieurs mois, notre ami René Vlemincq, de Namur, qui me demande : « Comment se fait-il que la voix enregistrée sur disque reste sur le disque ? »

Autrement dit, je vais vous entretenir du phonographe et de son principe.

Lorsque vous parlez devant une plaque souple bien maintenue tout autour dans un cadre rigide (parchemin, mica, tôle mince, etc.), cette plaque se met à vibrer : je pense que vous l'admettez facilement, et, d'ailleurs, vous pouvez le contrôler par des expériences élémentaires. Mais vibre-t-elle uniformément, comme le métal d'une cloche sur laquelle vous frappez, ou comme le cuivre d'une trompette dans laquelle vous soufflez ? Pas du tout. Les vibrations de votre plaque sont très variées; on dit qu'elles sont « modulées » par les paroles mêmes que vous prononcez.

Si vous voulez, nous allons représenter graphiquement ce que je viens de vous dire au moyen de la figure ci-contre.

La ligne droite A représente le silence complet, par suite de l'immobilité de la plaque.

La ligne B figure les vibrations d'une cloche, vibrations de même longueur puisque la note ne change pas, mais changeant d'intensité : forte au moment du coup, puis diminuant graduellement.

La ligne C montre également les vibrations correspondant à une seule note, mais d'intensité constante : une trompette, par exemple. Les vibrations ne sont pas plus modulées que dans le cas de la cloche; par contre, elles sont «entretenues», tandis que, pour la cloche, elles sont « amorties ».

Quant à la ligne D, elle est bien différente. Elle représente des vibrations qui sont à la fois entretenues et modulées. C'est le cas de la voix. Nous pouvons supposer, par exemple, que cela correspond grossièrement au mot : Papa.

Remarquez que ces vibrations sont extrêmement rapides, de plusieurs milliers à plusieurs dizaines de milliers par seconde. C'est pourquoi sur une ligne de quelques centimètres, comme la ligne D, la répétition réelle des vibrations correspondant au mot « papa » prononcé en une seconde, exigerait un trait modulé comprenant des milliers de pointes inégales; et je suis obligé de simplifier ma démonstration.

Maintenant, au lieu de parler devant la

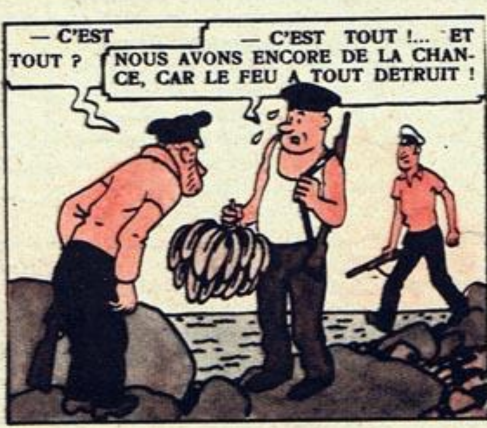
... DU MYSTÈRE
... Jo, Zette et Jocko

















(A suivre.)



IL ETAIT UN PETIT NAVIRE... OU A QUAND UNE CROISIERE TINTIN ?

J'AI une bonne nouvelle à vous annoncer, mes chers amis. Remarquez que je n'ai pas le droit de vous en faire part mais vous me promettez le secret, n'est-ce pas?

Eh bien! voilà, il paraît que notre sympathique directeur est sur le point d'acheter le « New Mexico » et qu'il se propose de... Mais tout d'abord quelques mots d'explication.

Vous savez peut-être que le département de la Marine américaine est en train de vendre aux plus offrants quelques unités de la flotte qui sont trop anciennes et démodées pour être maintenues en service. Parmi ces unités se trouve entre autres le « New Mexico ». C'est un cuirassé de 30.600 tonnes qui fut construit en 1918 et qui a servi glorieusement dans le Pacifique au cours de la dernière guerre.

En parcourant les petites annonces du journal américain « New-York Herald Tribune », notre directeur est tombé en arrêt devant l'offre de mise en vente du « New Mexico »; on en demande un peu plus de deux millions de francs belges; au fond ce n'est pas si cher que ça... et pensez aux magnifiques croisières qu'on pourrait organiser en été à bord du « Tintin » (c'est ainsi que s'appellerait évidemment le « New Mexico » débaptisé); le capitaine Haddock dirigerait les expéditions et les plus fidèles lecteurs de Tintin seraient engagés en qualité de moussaillons.

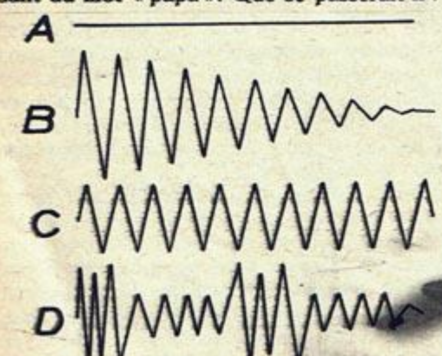
Ça au moins ce serait du sport! Mais le rédacteur en chef de Tintin riait dans sa barbe, me semblait-il, en m'avisant de ce projet.

Après tout ce n'est peut-être qu'une blague. Ce serait l'occasion ou jamais de dire qu'on m'aurait monté... un fameux bateau!

E. T.



plaque souple, que nous appellerons de son vrai nom un « diaphragme », supposez que vous puissiez lui communiquer à la main les fameuses vibrations correspondant au mot « papa ». Que se passerait-il?



Ces vibrations, communiquées à l'air par le diaphragme vous feraient simplement entendre le mot « papa ».

Je vous ai déjà fait construire un appareil utilisant ce principe : mon fameux petit téléphone d'appartement composé de deux boîtes faisant office de diaphragmes, réunies par un fil. Quand vous dites un mot devant un diaphragme, vous le faites vibrer. Ces vibrations modulées sont intégralement communiquées à l'autre diaphragme. Résultat : le diaphragme récepteur répète instantanément le mot que vous prononcez.

Dans un téléphone électrique, il se passe exactement le même phénomène, mais avec un agent intermédiaire supplémentaire. Le diaphragme du microphone reçoit la modulation de la parole et la transmet à un courant électrique. Ce courant électrique, fidèlement modulé, parcourt le long des fils des distances considérables; puis, lorsqu'il arrive au poste récepteur, il excite, toujours avec la même modulation, l'électro-aimant qui fait vibrer le diaphragme de l'écouteur. Cette vibration modulée reproduit donc la parole émise devant le microphone.

Si je m'étends longuement sur toutes ces explications, c'est qu'il s'agit de données de base, qu'il est absolument indispensable de bien posséder pour comprendre par la suite tout le processus de la reproduction et de l'enregistrement musical.

J'attire, en terminant, votre attention sur une interprétation courante, mais erronée. A l'aide d'un tuyau acoustique, d'un porte-voix, vous *entendez* réellement la voix de celui qui parle. Mais par le téléphone ou la radio, vous ne recevez que *la reproduction* de la parole ou de la musique.

T. Tournesol



BOULE-DE-NEIGE était descendu dans la cambuse, avec l'intention de tirer de l'eau-de-vie à une grande tonne qui s'y trouvait placée. On ne pouvait arriver dans la soute aux vivres qu'en passant par une petite écoutille percée dans le plancher de la grande cabine, et comme il y faisait une obscurité complète, Boule-de-Neige ne manquait jamais en pareille occasion, de se munir d'une chandelle allumée.

On ne savait pas au juste comment cet imbécile avait agi : car depuis la triste découverte qui avait été faite au sujet des futailles, Boule-de-Neige, ainsi que la plupart des matelots, avait toujours été à peu près ivre; il est évident que le capitaine et le contremaître étaient eux-mêmes dans un état d'ivresse complet, à en juger par les réponses incohérentes qu'ils faisaient aux questions des hommes qui s'inquiétaient du feu.

Il paraît que la pièce d'eau-de-vie qui se trouvait dans la cambuse n'avait pas été mise en perce, et que Boule-de-Neige avait l'habitude de puiser la liqueur par la bonde, au moyen d'une petite cuiller à pot. Toujours est-il que la chandelle lui avait glissé entre les doigts, qu'elle était tombée par l'ouverture où il cherchait à introduire sa cuiller, et que l'eau-de-vie s'était immédiatement enflammée.

Dans la crainte du châtiment qui l'attendait, Boule-de-Neige avait résolu de ne rien dire. Il était monté sur le pont aussi vite que possible, avait pris un seau d'eau, et, retournant dans la cambuse, il l'avait jeté dans la futaille, espérant bien que l'incendie allait être étouffé; mais vain effort ! La flamme s'était accrue à mesure que la liqueur l'avait alimentée. Boule-de-Neige avait fait plusieurs voyages du pont à la cambuse, et n'avait averti personne de la faute qu'il avait commise.

Toutefois, les nombreux seaux d'eau qu'il venait chercher coup sur coup éveillèrent l'attention du contremaître. L'incendie fut découvert, et Boule-de-Neige fut obligé de confesser la vérité.

C'est alors qu'on avait crié : « Au feu » et que ce cri d'alarme avait arrêté les matelots au moment où ceux-ci allaient noyer leurs victimes.

D'après la conduite du capitaine et du contremaître, on pensa d'abord que l'incendie était apaisé; il était tout simple de croire qu'ils s'étaient occupés d'éteindre le feu avant de perdre leur temps à frapper celui qui était l'auteur du mal. Le châtiment de Boule-de-Neige rassura donc immédiatement les matelots qui arrivaient sur le tillac; mais ils se trompaient comme tout le monde l'aurait fait à leur place. Les deux officiers, à moitié fous de rage et d'ivresse, n'avaient fait aucun effort pour s'opposer aux progrès de l'incendie et déchargeaient leur colère stupide sur les épaules du malheureux noir, qui mêlait toujours à ses

RESUME. — Le jeune Will s'est engagé en qualité de mousse à bord de « la Pandore ». Il s'aperçoit bientôt, avec terreur, qu'il est tombé dans un milieu d'affreux négriers. Seul de tout l'équipage, le matelot Ben Brace lui témoigne de l'amitié. Après avoir effectué un plein chargement d'esclaves noirs sur la côte de Guinée, le capitaine de « la Pandore » donne l'ordre de larguer les voiles vers l'Amérique du Sud. Mais soudain, en plein milieu de l'Océan, le feu éclate à bord...

hurlements le cri répété de : « Au feu ! au feu ! »

— Mais où est-il? se demandait-on de bouche en bouche avec une inquiétude croissante.

Dès qu'on sut enfin où il avait éclaté, chacun se précipita dans la cabine, espérant toujours qu'on avait commencé par éteindre le feu, mais cherchant à s'assurer du fait, car, de toutes les calamités dont on puisse être frappé à bord, il n'en est pas de plus effrayante que l'incendie.

L'équipage sut bientôt à quoi s'en tenir, il suffisait de descendre pour n'avoir point d'incertitude; une épaisse fumée s'échappait de l'écoutille et remplissait la cabine; il fallait pour produire cette fumée d'une odeur sulfureuse, que l'incendie eût continué ses ravages.

Une bouffée de vapeur à laquelle se mêlait une flamme bleuâtre monta par l'écoutille.

Les derniers doutes, si toutefois il en existait encore, devaient bientôt se dissiper; une explosion subite eut lieu dans la cambuse, et, en même temps, une bouffée de vapeur, à laquelle se mêlait une flamme bleuâtre, monta par l'écoutille et se précipita dans la cabine.

CHAPITRE XLIX

Il n'est pas besoin d'être sorcier pour expliquer la détonation qui venait de se faire entendre; le gaz renfermé dans la futaille et développé par la chaleur avait fait éclater la barrique cerclée de fer, devenue trop étroite pour le contenir. Le liquide enflammé courait maintenant sur le plancher de la cambuse et allait communiquer la flamme à toutes les matières éminemment combustibles dont la pièce était remplie, c'est-à-dire aux tonneaux d'huile, de beurre, de biscuits, aux jambons et au lard; une barrique de poix, qui se trouvait précisément défoncée, avait été mise auprès de cette malheureuse pipe d'eau-de-vie qui était la source du mal. Heureusement que toute la poudre qui avait fait partie de la première cargaison avait été livrée en payement au roi Dingo Bingo; on le supposait du moins, et cette hypothèse rassurante permit à l'équipage d'agir avec plus de calme qu'il ne l'aurait fait, sans aucun doute, s'il avait pu penser qu'un baril de poudre se trouvait au milieu des flammes.

Comme on se l'imagine bien, personne ne resta inactif en présence du danger qui menaçait *la Pandore;* c'était à qui s'emploierait pour éteindre le feu. Les seaux furent recueillis et apportés sur le pont, les hommes formèrent la chaîne, et l'eau ruissela par l'écoutille, mais sans produire aucun effet sur les flammes qui devenaient de plus en plus vives, de plus en plus menaçantes.

Personne n'osait descendre; le feu et la fumée s'y opposaient; on aurait sacrifié sa vie si l'on eût essayé de pénétrer dans la cambuse.

L'eau coulait depuis dix minutes, et le feu gagnait toujours; la fumée devenait plus épaisse et plus brûlante; évidemment la poix et toutes les matières grasses que renfermait la soute avaient pris feu. Il était impossible d'approcher du passage des écoutilles et d'entrer dans la cabine; impossible de verser l'eau dans la cambuse, par conséquent très inutile de continuer la chaîne; les seaux furent mis de côté.

Mais l'heure du désespoir n'était pas encore venue; les marins ne s'aban-

donnent jamais au découragement tant qu'il leur reste une chance de salut, si faible qu'elle puisse être; et, quelque dégradé que fût l'équipage de *la Pandore*, une vertu lui restait au fond de ses crimes, celle d'un courage à toute épreuve.

On chercha donc un autre moyen de lutter contre la flamme qui grandissait toujours; une manche de toile fut attachée au bec de la pompe et dirigée vers la porte de la cabine; mais il fut impossible d'introduire l'ouverture de la manche dans l'écoutille, et le navire étant beaucoup plus chargé à l'avant qu'à l'arrière, l'eau qu'on répandait ainsi, au lieu de rester sur le plancher de la cabine, revenait immédiatement dans le passage des écoutilles. Ce fut une nouvelle déception plus douloureuse que la première; on avait espéré qu'en inondant la cabine, l'eau entrerait dans la cambuse et finirait par éteindre le feu.

Une vive inquiétude se peignit sur le visage des matelots; ils s'interrogèrent du regard; chacun étant convaincu de l'inefficacité du moyen qu'on employait, mais personne n'osait le dire, et ils continuèrent à pomper, toutefois avec une lenteur et une mollesse qui prouvait le peu de confiance qu'ils avaient dans leurs efforts.

Tout à coup la pompe s'arrêta, les tuyaux s'affaissèrent, et l'eau cessa de couler; tout le monde en était arrivé à la même conclusion et comprenait qu'elle était partagée.

Un nuage de fumée, s'échappant de la cabine, enveloppait tout l'arrière du navire et s'élevait avec lenteur; il faisait si peu d'air que cette colonne épaisse, qui entourait le mât d'artimon et le rendait complètement invisible, n'atteignit pas l'embelle [1]. Cette vapeur asphyxiante dérobait à nos yeux la cabine et voilait une partie du tillac; les flammes ne se montraient pas encore; mais le bruit sourd, accompagné de craquements sinistres, qui éclatait par intervalles, disait assez que le feu poursuivait son œuvre et qu'il nous apparaîtrait bientôt dans toute sa splendeur fulgurante.

Personne ne chercha plus à entraver sa marche, moins encore à l'éteindre. Il fallait quitter *la Pandore*, que rien ne pouvait sauver, et le cri de désespoir, qui retentit si douloureusement au cœur du marin, s'éleva tout à coup.

— Les embarcations à la mer ! s'écria-t-on dans l'équipage.

[1] Partie du pont située entre les deux gaillards.

CHAPITRE L

La Pandore avait trois embarcations : la pinasse, la grande chaloupe et la guigue du capitaine. C'était plus qu'il n'en fallait pour nous contenir tous : la grande chaloupe à elle seule aurait presque suffi; trente personnes composaient son chargement ordinaire, et, dans un cas de détresse, quarante individus pouvaient bien s'y caser. Elle avait été jadis une belle et bonne chaloupe, mais elle avait maintenant quelques planches vermoulues; ce n'était pas pour *la Pandore* qu'elle avait été faite; le négrier avait perdu la sienne dans une tempête et s'était procuré celle-ci à la hâte, et seulement pour ce voyage. La pinasse aurait pu porter quinze hommes, si elle avait été capable de tenir la mer; par malheur, elle gisait sur l'embelle, où depuis quelques jours le charpentier réparait les avaries qu'elle avait éprouvées dans la rivière du roi Dingo. Tout l'équipage devait donc se réfugier dans les deux autres embarcations, et il fut décidé que vingt-huit personnes entreraient dans la chaloupe, et les douze autres dans la guigue.

Cette décision avait été prise de fait plutôt qu'elle n'avait été consentie; on n'avait pas de temps à perdre, et ce n'était pas le cas de délibérer longuement.

La plupart des matelots avaient couru vers la chaloupe, et j'étais allé avec eux. Ils se groupèrent sur le bordage et se mirent en mesure de descendre l'embarcation. Je n'apercevais pas Ben, et supposant qu'il s'était dirigé vers la guigue, je retournai à l'arrière afin de le rejoindre; car j'avais bien l'intention de ne pas me séparer de lui. La guigue était suspendue au-dessus du couronnement de la poupe, et j'étais obligé, pour m'y rendre, de traverser la colonne de fumée qui enveloppait la cabine; mais, bien qu'il n'y eût pas la moindre brise, la fumée appuyait à bâbord [1], et l'autre côté du navire était à peu près dégagé du nuage épais qui m'avait fait obstacle.

Arrivé sur la poupe, je vis cinq ou six personnes qui s'occupaient de lancer la guigue; elles déployaient une activité singulière et paraissaient agir sous l'influence d'une inquiétude excessive. Je reconnus parmi elles le capitaine, le contremaître et le charpentier; les deux ou trois autres étaient des matelots qui jouissaient de la faveur spéciale des chefs, et qui passaient pour être leurs amis dévoués. La guigue effleurait déjà la surface de l'eau, et j'entendis sa quille plonger dans la mer au moment où je me penchais au-dessus du taffrail [1]; on y avait déposé divers objets, la boussole, les cartes, des barils et des caisses; mais personne n'y était encore descendu.

[1] Le côté gauche du navire.

Je regardai tous les matelots qui se trouvaient à l'arrière, je n'aperçus pas Ben Brace, et je me disposais à retourner vers l'embelle, quand tout à coup les hommes, qui avaient descendu la guigue, passèrent par-dessus le taffrail et glissant le long des cordages du moulinet, s'établirent dans le canot.

— Assurément, pensais-je, ils ne s'éloigneront pas avant d'avoir été rejoints par les personnes qui doivent aller avec eux.

Il avait été convenu que tous les bras se réuniraient pour lancer la chaloupe et qu'on s'occuperait ensuite de descendre la guigue, opération qui prendrait tout au plus quelques minutes et qui n'exigeait les forces que d'un petit nombre d'hommes. Je suis persuadé que tous ceux qui descendaient la chaloupe ne s'étaient pas aperçus de la disparition de leurs camarades, et qu'ils croyaient que ces derniers travaillaient avec eux; la nuit, sans être obscure, aidait à cette méprise, et quant au capitaine et au contremaître, la folie dont ils avaient fait preuve en châtiant Boule-de-Neige, au lieu d'employer leur temps à éteindre l'incendie, avait prouvé qu'on n'avait rien à espérer de leur concours, et personne ne se préoccupait d'eux.

[1] Couronnement de l'arrière des vaisseaux anglais, dont la poupe est coiffée autrement que dans les nôtres.

(A suivre.)

Traduction d'Henriette Loreau.
Illustrations de P. Cuvelier



Les hommes formèrent la chaîne, et l'eau ruissela par l'écoutille.

LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU

LE TEMPLE DU SOLEIL

TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ















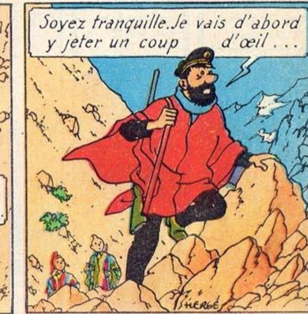




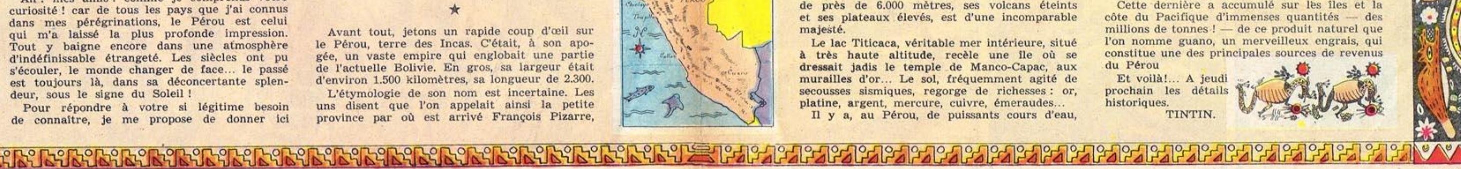






(A suivre.)



QUI ETAIENT les INCAS?



BEAUCOUP de mes lecteurs m'ont écrit, et m'écrivent encore tous les jours, pour me demander des précisions sur les Incas, avec le dernier desquels je me suis trouvé aux prises au cours de ma prodigieuse aventure du *Temple du Soleil*.

Ah ! mes amis ! comme je comprends votre curiosité ! car de tous les pays que j'ai connus dans mes pérégrinations, le Pérou est celui qui m'a laissé la plus profonde impression. Tout y baigne encore dans une atmosphère d'indéfinissable étrangeté. Les siècles ont pu s'écouler, le monde changer de face... le passé est toujours là, dans sa déconcertante splendeur, sous le signe du Soleil !

Pour répondre à votre si légitime besoin de connaître, je me propose de donner ici quelques brèves mais substantielles chroniques qui vous permettront de mieux comprendre l'histoire que vous suivez avec tant de passion. Mais rassurez-vous : ce ne sera pas un cours !... Vous connaissez mon principe : instruire en amusant.

★

Avant tout, jetons un rapide coup d'œil sur le Pérou, terre des Incas. C'était, à son apogée, un vaste empire qui englobait une partie de l'actuelle Bolivie. En gros, sa largeur était d'environ 1.500 kilomètres, sa longueur de 2.300.



L'étymologie de son nom est incertaine. Les uns disent que l'on appelait ainsi la petite province par où est arrivé François Pizarre, les autres que c'était tout bonnement le nom du premier Indien capturé par les Espagnols. La capitale était Cuzco.

Le pays offre des aspects très différents, et le climat y varie beaucoup, selon la lattitude et l'altitude. La colossale chaîne des Andes, hantée d'ours et de condors, avec ses sommets de près de 6.000 mètres, ses volcans éteints et ses plateaux élevés, est d'une incomparable majesté.

Le lac Titicaca, véritable mer intérieure, situé à très haute altitude, recèle une île où se dressait jadis le temple de Manco-Capac, aux murailles d'or... Le sol, fréquemment agité de secousses sismiques, regorge de richesses : or, platine, argent, mercure, cuivre, émeraudes...

Il y a, au Pérou, de puissants cours d'eau, d'énormes forêts jusqu'au cœur des monts, et infiniment d'animaux. Citons en premier lieu le lama, ne serait-ce que pour taquiner mon brave ami Hadock. Viennent ensuite le jaguar, le couguar, l'alligator, le chinchilla, l'abeille, la cochenille, etc., etc., sans oublier la gent simiesque et la gent volatile, l'une et l'autre abondamment représentées.

Cette dernière a accumulé sur les îles et la côte du Pacifique d'immenses quantités — des millions de tonnes ! — de ce produit naturel que l'on nomme guano, un merveilleux engrais, qui constitue une des principales sources de revenus du Pérou

Et voilà!... A jeudi prochain les détails historiques.

TINTIN.



(A suivre.)

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



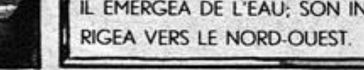
























(A suivre.)



RAYMOND SURLEMONT, de Tilff, m'écrit une lettre très intéressante me demandant entre autres choses, les noms des principaux bateaux qui ont pris part à la bataille de La Hougue, en 1692.

Je félicite mon jeune correspondant de s'intéresser ainsi à l'histoire de la marine, et je suis d'autant plus disposé à lui répondre que, d'après certains documents que j'ai sous les yeux, la fameuse *Licorne* de mon ancêtre aurait été présente et aurait échappé au fameux désastre de La Hougue. C'est pourquoi, je pense intéresser d'autres jeunes gens que Raymond en vous parlant aujourd'hui de ce sujet.

L'écrivain français G. De Raulin écrit :

« Je maintiens qu'il n'y eut jamais de bataille navale de La Hougue. Ce que livra Tourville, c'est la bataille de Barfleur, où il remporta la victoire. Ensuite vint, à quelques jours d'intervalle, ce qu'on a fort injustement appelé « le désastre de « La Hougue », où, prétend-on, la marine française reçut le coup de grâce ».

Je vous laisse le soin de rechercher sur une carte (voir le dictionnaire Larousse au nom propre : « Manche ») l'emplacement exact de Barfleur et celui de Saint-Vaast-La Hougue, au Nord-Est de la presqu'île du Cotentin.

Dans la nuit du 28 au 29 mai 1692, l'escadre navale de Tourville se trouvait au large de Barfleur; elle se composait de 44 vaisseaux et 11 brûlots, portant 3.250 canons et montés par 20.750 hommes. On y retrouve en particulier :

Le *Soleil Royal*, 112 canons (amiral Tourville); l'*Ambitieux*, 100 canons (marquis de Villette); le *Souverain*, 86 canons (marquis de Langeron); le *Glorieux*, 66 canons (chevalier de Chateaumorant); le *Saint-Philippe* — l'*Ambitieux*, 90 canons (marquis d'Amfreville); le *Monarque*, 92 canons (marquis de Nasmont); le *Foudroyant*, 90 canons (comte de Relingues); la frégate l'*Henry;* le *Saint Louis*, 66 canons; le *Fort;* le *Maure*, 60 canons; le *Bourbon*, 66 canons; l'*Orgueilleux*, 94 canons (vice-amiral Gabaret); le *Magnifique*, 96 canons (marquis de Coetlogon); le *Grand*, 86 canons (contre-amiral Pannetie); le *Prince;* le *Fier*, 76 canons (capitaine de la Harteloire); l'*Illustre*, 70 canons; l'*Admirable*; le *Terrible*; etc., etc.

Une rencontre a lieu avec « les alliés » dont les forces se montent à 97 vaisseaux, montés par 43.000 hommes, armés de plus de 7.000 pièces d'artillerie. En voici les principaux :

Du côté anglais : le *Great Britannia* (amiral Ed. Russel); le *Royal Sovereign* (vice-amiral R. Delaval et contre-amiral Sowhel); le *Saint Alban*; le *Rubis*. L'arrière-garde anglaise était commandée par l'amiral J. Asby, le vice-amiral Rook, le contre-amiral Coster.

Du côté hollandais, le *Neptune*, le *Catherine*, sous le commandement de l'amiral Van Almonde et du vice-amiral Schouthynaert.

Au soir du 29, les alliés se retirent, ayant perdu 5.000 hommes et deux vaisseaux, tandis que 36 autres sont très endommagés. Tourville a 1.800 hommes hors de combat, et tous ses vaisseaux en état de naviguer.

Mais tandis que la tempête s'élève, Tourville cherche un refuge contre les éléments dans la baie de La Hougue; une partie de son escadre a rallié d'autres ports. C'est alors que, plusieurs jours après leur défaite, les alliés, à la faveur de la nuit et du brouillard, arrivent avec de puissants renforts surprendre Tourville occupé à réparer ses avaries. C'est un véritable massacre qui coûte à la France les plus belles unités de sa flotte.

Et M. De Raulin de conclure : « En somme, il y eut d'abord la victoire navale française de Barfleur; puis le désastre de La Hougue qui se borne à la destruction de quinze coques.

★

Michel DEVAUX, Wépion. — L'Orénoque (ou Paragua) a un cours de 2.500 kilomètres, et se jette dans l'Atlantique, au Sud des Petites Antilles. Entre le Rio Guaviare et Rio Meta, il sépare le Vénézuela de la Colombie. Avec ces précisions, je te laisse le soin d'étudier une carte détaillée de ces pays, pour voir quelles villes il arrose. Un Ami de Tintin doit être non seulement curieux, d'une saine curiosité intellectuelle, mais aussi chercheur.

J. DELBROUX, Liège. — Depuis un certain temps déjà, j'ai transmis ta demande au sujet des canoës à un spécialiste; mais tu as omis de me donner ton adresse. Je l'attends pour te répondre personnellement.

Paul BERTRAND. — Donne-moi ton adresse.

Roger MAES, Koekelberg. — Dans une chronique précédente, j'ai donné des détails au sujet des écoles de Radio. Revois également les chroniques de mon ami M. Tournesol.

LE TEMPS EST PRÉCIEUX

MONSIEUR PIERRE est un personnage important ou, plus exactement, il s'en donne l'air. Toujours affairé, impatient, il lui arrive de traiter son entourage d'une manière un peu cavalière.

Un jour, ses affaires l'appelèrent dans un petit village fort isolé. Pour gagner du temps, M. Pierre prit un raccourci. Mais il s'égara... Fort marri, il dut rebrousser chemin jusqu'à un carrefour qu'il avait dépassé quelques minutes plus tôt. Un vieux montagnard fumait sa pipe sur le seuil de sa porte.

— Dites-moi, brave homme, cria M. Pierre, quel chemin dois-je prendre pour arriver à T...? Vite, je n'ai pas de temps à perdre !...

Le paysan ne sourcilla pas mais il ne fallait pas être sorcier pour comprendre que le ton impératif sur lequel M. Pierre l'avait interpellé ne lui plaisait pas du tout. Il lui donna cependant des renseignements fort détaillés sur la route à suivre.

M. Pierre suivit scrupuleusement les indications du vieillard. Après plus d'une demi-heure de trajet, excédé, rouge d'indignation, il se retrouva au carrefour d'où il était parti. Il avait tout simplement tourné en rond durant trente précieuses minutes.

— Comment, s'écria-t-il à l'adresse du vieillard qui fumait toujours sa pipe avec la même gravité imperturbable, comment avez-vous osé me jouer un pareil tour?... Je ne sais pas ce qui me retient de...

— Allons, calmez-vous, mon bon Monsieur, répondit le paysan. Je tenais simplement à savoir si vous êtes capable de comprendre les indications qu'on vous donne avant de **perdre mon temps** à vous renseigner la route de T...

M. Pierre comprit la leçon. Depuis lors, il ne joue plus à l'homme pressé ou, s'il le fait encore, c'est avec une politesse amène et souriante, digne des anciens chevaliers.





CONTE INÉDIT

L'IMMENSE désert américain s'étendait à perte de vue, coupé de lourds éboulis hérissés de cactus géants, et bossué, çà et là, d'énormes rocs que l'implacable chaleur faisait rayonner. Par moment une rafale balayait la poussière brûlante... Soudain, un aigle s'enleva puissamment, à grands coups d'ailes, car voici qu'entre deux falaises fantastiquement érodées venait d'apparaître une petite troupe de soldats. Les chevaux marchaient lentement, choisissant leur pas parmi les pierres. De temps en temps, un sabre tintait.

Nul ne disait mot, à cause de la soif...

A la longue pourtant, l'un des soldats souffla à son voisin, après avoir craché mélancoliquement :

— Dis donc, Bill, je commence à en avoir assez de cette chasse aux Apaches... C'est à croire que le général Parkington ne connaît pas leurs sacrées ruses...

— Tu as raison, Jim, grogna l'interpellé. Et ils se méfient encore plus depuis le coup du mois dernier... Sale affaire !...

— Tu y étais ?

— Sûr... C'était évidemment une bonne idée qu'avait eu le général d'inviter tous leurs chefs dans notre camp. Comme ils n'étaient en guerre qu'avec les Mexicains, et qu'ils ignoraient notre accord avec ceux-ci, ils sont venus sans méfiance.

— Et Geronimo ?... il était là ?...

— Oui... C'est un beau gaillard... Et malin !

— Et comment ça s'est-il passé ?

— Eh bien, voilà, reprit Bill en s'épongeant le front avec son foulard. On les a tout à coup entourés et sommés de se rendre. Alors, sur un signe de Geronimo, ils ont sauté sur les piquets de la tente, qui s'est aussitôt effondrée !... Et quand nous avons pu nous dépêtrer, les Apaches étaient loin ! Ils s'étaient tortillés sous la toile comme des serpents!... Oui, mon vieux, Et voilà pourquoi on nous emploie à ces damnées patrouilles...

Jim continua de chevaucher un long moment en silence, puis il déclara gravement :

— C'est une vilaine histoire... Des trucs pareils ne doivent pas rater... Geronimo se vengera, crois-moi... Il est encore heureux qu'il se soit tenu tranquille jusqu'en 1860, avant que ces canailles de Mexicains lui aient massacré toute sa famille, pour rien, pour le plaisir ! Mais depuis lors, ce pays est devenu un enfer pour les blancs, et je...

Un bref commandement du lieutenant l'interrompit. Tous s'arrêtèrent.

Un Indien monté sur un cheval pie venait de surgir d'un pli de terrain et se dirigeait droit sur le détachement. Lorsqu'il fut arrivé à portée de la voix, il éleva ses mains vides pour montrer ses intentions pacifiques, puis il cria :

— Moi quitté Geronimo... Lui fou combattre Yankees,... Moi dire où il est !...

— C'est bon, fit le lieutenant. Accompagne-nous au camp... On verra ça...

★

Lorsque le général Parkington eut écouté le transfuge, il se tourna vers ses officiers.

— Qu'en pensez-vous ?...

— A mon avis, opina le capitaine Clarke, il faut profiter de l'occasion. Voilà assez longtemps que nous cherchons le camp fantôme de Geronimo !... Mais je suis d'avis, ajouta-t-il en caressant significativement la gaine de son Colt, qu'il faudra néanmoins surveiller étroitement ce gaillard-là...

Tous les regards convergèrent vers l'Apache. Il y eut un silence, puis l'homme déclara :

— Moi conduire vous tout de suite au camp de Geronimo...

Un peu plus tard, le régiment était en route; les éclaireurs encadrant l'Apache.

Bientôt la nuit tomba, assez claire, à cause d'un mince croissant de lune.

On marcha durant deux heures. Puis dans un creux qu'abritait un maigre boqueteau, des feux se montrèrent.

Ayant attentivement examiné la configuration du terrain, le général donna ses instructions à voix basse. Il n'y avait qu'une chose à faire : se jeter en masse sur le camp de Geronimo et exploiter au maximum l'effet de surprise.

— C'est drôle, murmura le capitaine Clarke, qu'il n'y ait aucune sentinelle de ce cô...

Un sifflement, un choc aigu en pleine poitrine ! et il tomba, le cœur percé d'une flèche !

Le cri de guerre des Indiens s'éleva, terrible, tandis qu'une nuée de dards empennés, jaillis de partout, s'abattait sur la troupe !

Comprenant enfin qu'il avait été joué, et que le camp vide avait servi d'appât, le général essaya de rallier ses hommes, mais la confusion était affreuse ! Des coups de feu partaient au hasard !

Il était impossible d'éviter les traits que les Apaches, bien abrités, continuaient de décocher sans arrêt !

Le transfuge avait disparu, dès le début, comme une ombre...

★

Le soleil était levé depuis longtemps, et le désert brûlait.

Malgré la chaleur et la poussière suffocante, deux soldats, seuls survivants du massacre, cheminaient péniblement. Le plus grand, que son compagnon soutenait, avait la main gauche pendante et ensanglantée.

— Bill, gémit tout à coup le blessé, je veux mourir ici. Et il se laissa glisser sur le sol.

— Veux-tu fermer çà, Jim, gronda l'autre. Je te répète que nous devons tout d'abord essayer de nous éloigner le plus possible du lieu de combat... Et après...

— Mais nous ne savons même pas où nous sommes... Alors, à quoi bon ?

Bill détourna la tête sans rien dire. Mais brusquement son regard devint fixe. Jim regarda dans la même direction, et un faible cri lui échappa : les Apaches arrivaient au grand galop !

Trop désespérés pour esquisser le moindre geste, les deux malheureux regardèrent passivement les Indiens s'approcher. Un guerrier athlétique, majestueusement emplumé, allait un peu détaché du gros de la troupe.

— Geronimo, murmura Bill.

Parvenu à quelques yards, le chef apache s'arrêta net, imité aussitôt par ses hommes. Puis l'un d'eux, talonnant impérieusement sa monture, piqua sur Jim et Bill. Il était presque nu, et son corps était peint d'éclairs blancs. Il leva son tomahawk, mais un cri guttural le paralysa subitement.

Le chef apache sauta à terre, se pencha sur le blessé, lui retira sa tunique avec précaution. Puis, après avoir examiné soigneusement la plaie, il déchira une bande de chemise et en fit un solide pansement.

— Geronimo ne tue pas les hommes désarmés, dit-il.

Puis, étendant le bras, il ajouta :

— Allez par là... Lordsburg est à trois heures de marche. Vous y trouverez un médecin.

Alors, il poussa un cri sauvage, bondit à cheval et partit dans un tourbillon de poussière, suivi de ses guerriers...

le coin des timbrés

A TRAVERS L'HISTOIRE
LE ROI ALBERT

A LEOPOLD II, succéda son neveu, le prince Albert. Né à Bruxelles, le 8 avril 1875, il reçut une éducation soignée, complétée par de longs voyages. Le 2 octobre 1900, le prince Albert épousa la duchesse Elisabeth de Bavière. De cette union sont nés le prince Léopold, héritier présomptif, le prince Charles et la princesse Marie-José. Inaugurés le 23 décembre 1909, le nouveau roi et la jeune reine eurent bientôt mérité toutes les sympathies. Pendant cinq années, dans la paix, ils s'évertuèrent à répondre à l'affection de leur peuple : mise en état de la défense nationale, amélioration du sort des ouvriers, encouragement aux artistes comme aux institutions de bienfaisance, telle fut leur œuvre.

Vint la guerre. Fort de son droit de neutre, Albert refusa aux troupes allemandes le libre passage à travers la Belgique. A la force germanique il opposa la bravoure et la tenacité des Belges. Roi-soldat, il partagea les fatigues et les dangers de ses braves ; il mérita, avec l'admiration du monde, le nom glorieux d'Albert le Grand. A côté de lui, la reine s'était multipliée pour organiser les secours aux blessés.

Lors de leur retour en 1918, les villes belges leur firent une réception triomphale. Le roi Albert mourut accidentellement le 17 février 1934.

Timbre n° 318.

Fr. DEPIENNE.



MELI-MELO

LE SAVIEZ-VOUS ?

PETITE HISTOIRE DU PAIN.

AUX premiers temps de l'histoire, nos ancêtres mangeaient le blé sans la moindre préparation, comme les autres produits de la nature. Puis, ils imaginèrent de moudre le grain et de le transformer en bouillie.

Des siècles et des siècles s'écoulèrent avant qu'on ne fit servir la farine à un autre usage. Mais lorsqu'on eut reconnu qu'elle était plus nourrissante après avoir été cuite, on inventa le pain. L'usage de la cuisson au four nous vint d'Orient et ne s'introduisit en Europe qu'un siècle environ avant J. C.

On ne saurait préciser l'époque à laquelle se forma la corporation des boulangers dont le nom vient de la forme de boule qui fut donnée primitivement au pain. En tout cas c'est sous le roi Saint-Louis que fut publié le plus ancien recueil relatif aux boulangers.

Quant aux différentes espèces de pain, on les établit en France sous le règne du roi Jean, et elles portèrent respectivement les noms de pain « chailli », ou pain blanc, et pain « coquille », ou pain bis.



D'OU VIENT LA SEMAINE ?

IL parait que les Egyptiens ont été les premiers à diviser le temps en semaines. Ils avaient tout simplement tiré les noms des sept jours de la semaine, des sept planètes alors connues. On sait en effet que lundi est consacré à la Lune, mardi à Mars, mercredi à Mercure, jeudi à Jupiter, vendredi à Vénus, samedi à Saturne et dimanche au Soleil. Par la suite, les Assyriens et presque tous les Orientaux ont repris la division en semaines.

Les Grecs, de leur côté, comptaient les jours par décades et les Romains par neuvaines.

L'usage de diviser le temps en semaines ne s'est établi en Occident qu'avec le christianisme.

Ce fut sans doute à l'imitation des Isréalites qui comptaient, eux aussi, par groupes de sept jours.

PREJUGES.

CONTRAIREMENT à ce que l'on croit généralement, il y a plus de vertèbres dans le cou d'un moineau que dans celui d'un girafe. La girafe, en effet, n'en compte que 7 (c'est pourquoi son cou est si rigide), alors que le moineau en compte 9.

★

IL est faux qu'un parachutiste, dont l'appareil ne fonctionne pas, meurt avant de toucher le sol. Mais la violence avec laquelle il s'écrase à terre équivaut à celle... d'une locomotive lancée à 350 km. à l'heure.

Nos Petits Problèmes !

HISTOIRE ET GEOGRAPHIE

DES erreurs de date, de lieu et de fait ont été glissées dans les phrases ci-après. Etes-vous capable de les déceler toutes ?

1) Entré en Belgique à Tourcoing, l'Escaut arrose Courtrai, Gand, Termonde, Boom, Anvers et entre en Hollande, à Terneuzen.

2) C'est en 1802 que l'empereur Napoléon épousa Joséphine de Beauharnais, fille du général du même nom.

3) La Méditerranée compte plusieurs mers : les mers Tyrrhénienne, Adriatique, Ionienne, Caspienne, Egée, de Candie et de Gabès.

★

CHERCHEZ LE NOMBRE.

QUEL est le nombre qui, divisé par 2, puis lu la tête en bas et alors divisé par 3 puis, ensuite, par 2, fournit un résultat qui, lu la tête en bas, donne 911 ? 1988

★

PROBLEMES DU N° 40 (solutions)

GEOGRAPHIE EXPRESS

1) Dans le Golfe de Mexique. — 2) Asie. — 3) Cuba. — 4. Calcutta. — 5) Amazone. — 6) La Méditerranée. — 7) Québec.

★

MOTS CROISES

	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.
1.	A	N	V	E	R	S	■	R	D
2.	L	O	U	V	E	T	E	A	U
3.	L	E	S	E	■	R	U	S	■
4.	U	■	■	N	U	A	G	E	S
5.	M	O	U	E	T	T	È	■	I
6.	E	U	■	N	■	U	N	I	S
7.	T	I	R	E	U	S	E	S	■
8.	T	E	I	N	T	■	■	I	L
9.	E	S	■	T	■	R	O	S	E

HORIZ. : 1. Ville belge. - Coup de baguette. — 2. Petit loup. — 3. Blessé. - Petits ruisseaux. 4. Brouillards. — 5. Oiseau. — 6. Reçu. - Liés. — 7. Qui tirent. — 8. Couleur. - Pronom personnel. — 9. En matière de. - Fleur.

VERTIC. : 1. Bois soufré. — 2. Patriarche. - Oreilles. — 3. Parcourus des yeux. - D'un verbe gai. — 4. Issue. — 5. Préfixe. - Note. - Note — 6. Nuage. — 7. Prénom masculin. — 8. Coupe à ras. - Déesse. — 9. Article .- Situé. - Article.



TEDDY BILL

DEFENSEUR DES FRONTIÈRES

PAR LE RALLIC



LE LENDEMAIN, LA TROUPE DE SECOURS ARRIVE A FORT CARSON.

— NOUS ARRIVONS TROP TARD. LA TRAGEDIE EST TERMINEE !



















BIENTOT, LA PETITE TROUPE REJOINT LE CAMPEMENT INDIEN. LE CAPTIF EST REÇU PAR JEEWES.

— C'EST GENTIL A VOUS, SERGENT, DE VENIR ME FAIRE UNE PETITE VISITE !

(A suivre.)



Le Mystère de l'île de Pâques

UN capitaine hollandais du nom de Jacob Roggeveen arriva, le 6 avril 1722, après un interminable périple dans les mers du Sud, en vue d'une île qui n'avait été que très imparfaitement signalée 36 ans auparavant par un flibustier anglais. Cette petite terre étrange, située à plus de 1600 milles de la côte chilienne et complètement isolée, fut appelée « Paas Eiland » en commémoration de la fête qui coïncidait avec sa découverte.

Roggeveen était un marin hardi et aventureux. Il décida qu'on visiterait l'île. Dès que ses marins eurent posé le pied sur la terre ferme, ils furent accueillis par des indigènes à demi-nus, craintifs et passablement intrigués. Mais ce ne furent point les natifs de l'endroit qui excitèrent le plus la curiosité des Hollandais. Ils constatèrent avec surprise que les plages de l'île étaient parsemées d'extraordinaires statues taillées dans la lave des volcans, qui, pour la plupart, atteignaient la hauteur gigantesque de 9 mètres. Chose étrange, toutes ces statues se ressemblaient. Elles représentaient la tête et le buste d'un personnage humain dont les bras en moignon se fondaient dans le torse. Le visage, mieux travaillé, avait l'aspect noble et sévère. Toutes ces statues, sculptées dans un seul bloc, reposaient sur des socles. En certains points de la côte, on les trouvait en tel nombre qu'elles constituaient une sorte de muraille.

Roggeveen et ses hommes n'eurent malheureusement pas le temps d'approfondir l'énigme. Le vent leur étant contraire, ils furent obligés de reprendre la mer.

Ce n'est qu'en 1774 que l'île de Pâques fut de nouveau visitée. Par un anglais, cette fois : le célèbre James Cook.

Et de nouveau le mystère de cette terre perdue défraya les chroniques du monde civilisé.

« Les Pascuans, relate Cook, parlent une langue analogue à celle des Tahitiens. Comment le même idiome peut-il être répandu aux deux extrémités de l'Océan ?... » L'illustre marin s'étonne, en outre, que ces indigènes primitifs aient eu des connaissances mécaniques suffisantes pour élever et déplacer des masses de pierre aussi considérables.

« Il est évident, déclare-t-il, que les habitants actuels n'ont pris aucune part à ce travail. Ils négligent même de réparer les fondements des statues qui tombent en ruines. On peut donc conclure que ces misérables insulaires sont les restes d'une nation riche et laborieuse, qui sut élever des monuments durables à la mémoire de ses princes. »

Mais il n'y avait pas que les statues colossales de pierre taillée qui suscitassent la curiosité des visiteurs. Les naturels offraient en vente des figurines de bois, longues de 8 pouces et d'un travail fort soigné. On dénicha même dans leurs cases une « main de femme », admirable joyau ciselé dans un bois jaune et odorant dont les marins de Cook ne trouvèrent nul vestige sur l'île, et des tablettes portant des dessins d'animaux inconnus dans la région...

Fait curieux ! Les Pascuans ne paraissaient faire aucun cas de ces trésors. Ils semblaient en ignorer aussi bien la provenance que la signification.

★

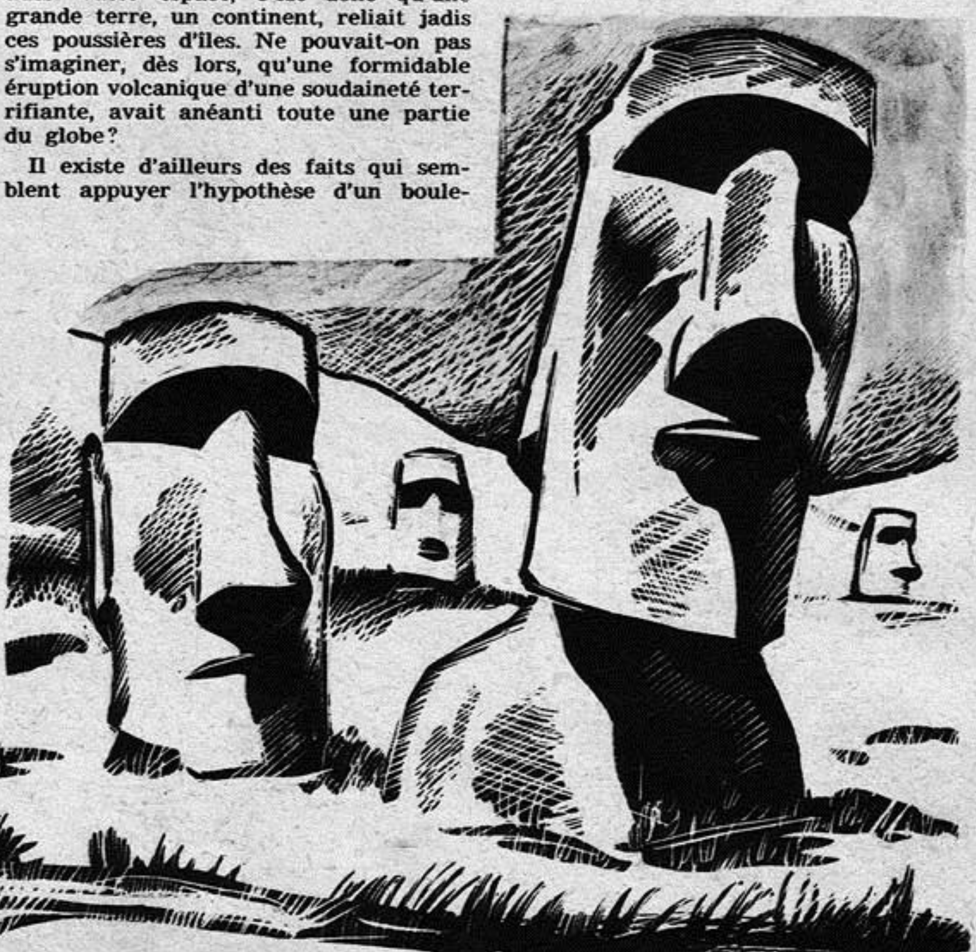
Toutes ces révélations étranges soulevèrent un véritable ouragan de curiosité. Quelle était cette nation riche et industrieuse qui habitait l'île de Pâques avant qu'un cataclysme ne l'exterminât ? Comment, d'autre part, expliquer l'indiscutable parenté qui lie les Pascuans aux indigènes de l'autre extrémité du Pacifique (îles de la Société, îles Marquises, îles Samoas) ? Puisque des relations n'avaient pu s'établir par mer sur un aussi vaste espace, c'est donc qu'une grande terre, un continent, reliait jadis ces poussières d'îles. Ne pouvait-on pas s'imaginer, dès lors, qu'une formidable éruption volcanique d'une soudaineté terrifiante, avait anéanti toute une partie du globe ?

Il existe d'ailleurs des faits qui semblent appuyer l'hypothèse d'un bouleversement grandiose et presqu'instantané. On a trouvé dans un coin de l'île de Pâques, l'« atelier » où s'érigeaient les mystérieuses statues. Il s'en trouve quelques-unes qui sont à peine ébauchées, d'autres en revanche sont presque achevées. Près d'elles, traînent encore les outils de pierre qui les façonnaient. La disposition des lieux semble attester que les ouvriers ont été surpris en plein travail et que, laissant-là leurs outils, ils n'ont eu que le temps de chercher leur salut dans une prompte fuite. Que s'est-il passé ? De quelle nature fut cet évènement terrifiant dont nous ne retrouvons, après des millénaires, que des souvenirs épars et insuffisants ?

Il est probable que nul ne le saura jamais. La seule explication qu'on ait proposé jusqu'à présent au mystère de l'île de Pâque se fonde sur une très ancienne légende : celle de la Lémurie ou « Gondwana ». D'après cette légende, il existait dans l'Océan, entre l'Afrique, l'Arabie et l'Amérique, voici quelques milliers d'années, un vaste continent fertile. Mais la colère des Dieux fondit sur les habitants et précipita brusquement leur pays dans les abîmes marins...

Faut-il croire à la fable de « Gondwana » ?

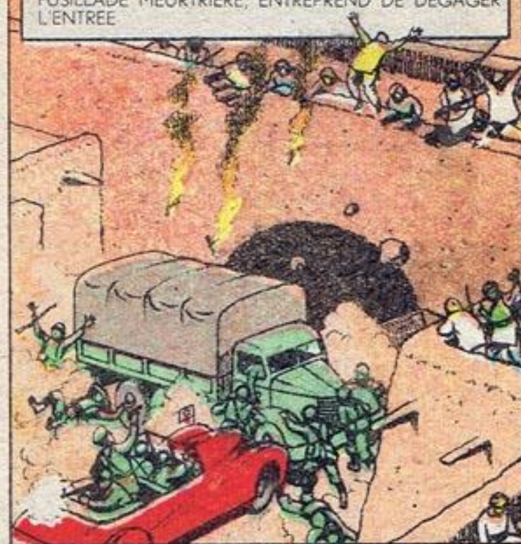
Rien ne nous y oblige. Rien ne nous l'interdit non plus.



LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)







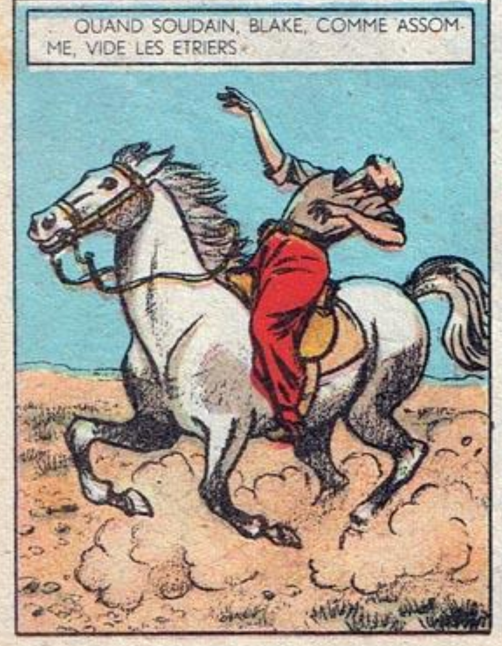
















(A suivre.)